Antoine Romans

Prêtre de l'Oratoire

Entré : 1619

Né au diocèse de Digne, à , le 1586

Mort à Arles ( ), le 23 septembre 1648

Notes bio-bibliographiques

E. Bonnardet
pr. de l'Oratoire

Voir :

Odry : t. IV, p. 46.

Batterel : t. III, p. 310.

Bicaïs : t. I. p. 205.

Cloyseault : Ménologe, p. 40.

" ~~Vies, t. I, p. 397.~~

397

LE PÈRE

ANTOINE ROMANS

(1586-1648)

Sommaire. — Sa naissance, l'an 1586. — Son entrée dans l'Oratoire. — Son institution. — Il reçoit la prêtrise. — Il fait bâtir une nouvelle église. — Ses armes étaient le jeûne et la prière. — Sa charité pour les malades. — Son talent pour réconcilier les personnes divisées. — Son assiduité à l'oraison. — Ses austérités. — Son humilité. — Son amour pour la pauvreté. — Sa dernière maladie. — Sa mort, l'an 1648.

Le plus grand témoignage d'amour que Jésus-Christ puisse donner à l'Église est de lui envoyer des pasteurs selon son cœur, et qui le représentent par la sainteté de leur vie aussi bien que par la dignité de leur caractère. La vie du Père Antoine Romans, prêtre de l'Oratoire, est une preuve de cette vérité : car il semble que Dieu ne l'ait fait naître dans ces derniers temps que pour servir de modèle à tous les bons curés, et pour leur apprendre par ses exemples la conduite qu'ils doivent garder tant envers eux-mêmes qu'envers leurs peuples pour remplir tous leurs devoirs et mériter les récompenses éternelles.

Il naquit l'an 1586 dans le diocèse de Digne, de parents d'une condition médiocre, mais d'une vertu plus que commune, qui, ne pouvant pas laisser à leurs enfants de grands biens, résolurent du moins de ne rien oublier pour tâcher de leur procurer la

piété. Ils trouvèrent en celui-ci des dispositions extraordinaires pour les lettres ; c'est pourquoi ils firent tous leurs efforts pour seconder ses bonnes inclinations. Ils l'envoyèrent étudier à Aix, où ayant fait la connaissance du P. Romillion, il se mit sous sa conduite et en peu de temps il y fit de si grands progrès dans la piété, qu'il résolut de se consacrer entièrement à Dieu dans l'état ecclésiastique et d'entrer pour ce sujet dans la Congrégation de l'Oratoire, qui fait une profession singulière de travailler au rétablissement de la sainteté du sacerdoce [1].

A peine fut-il revêtu de la soutane qu'on remarqua en lui une ferveur extraordinaire; car, se représentant le sacerdoce auquel il se sentait appelé comme un état de sainteté, il s'appliqua avec tout le soin possible à acquérir et à pratiquer toutes les vertus ecclésiastiques. Il fit une telle violence à ses inclinations naturelles qu'on l'aurait pris pour un homme sans volonté. Il devint si insensible à toutes sortes d'objets qu'on eût plutôt dit que ses sens étaient morts que modifiés. Il était un observateur inviolable des règlements de la Congrégation. Il vivait dans une entière dépendance de la volonté de ses supérieurs ; enfin on voyait croître en lui de jour en jour une humilité si profonde, une mortification si continuelle, et une piété si sincère, que le P. Romillion, qui était un des hommes les plus éclairés de son siècle, l'obligea de recevoir les ordres sacrés aussitôt qu'il eut l'âge que prescrivent les saints canons.

Il y apporta beaucoup de répugnance, et quoique dès son bas âge il eût toujours beaucoup d'inclination

1. Il entra en 1617 dans la communauté du P. Romillion, deux ans avant l'union avec l'Oratoire de France. (Bicaïs, *op. cit.*)

pour l'état ecclésiastique, et qu'il prît même un plaisir singulier dans toutes ses fonctions, cependant, quand il pensait à la sublimité de cet état, que dans cette vue il envisageait son indignité, il était saisi d'une telle frayeur que tout le corps lui en tremblait. Depuis qu'il fut prêtre, il crut ne devoir vivre que pour faire connaître, aimer et servir JÉSUS-CHRIST. Toute son occupation fut d'en chercher les moyens : *Hæc est vita nostra*, dit-il, *ut cognoscant Dominum JESUM CHRISTUM* [1]. Il étudia pour cela l'Écriture sainte avec un soin extraordinaire. Continuellement il l'avait dans les mains : il la méditait nuit et jour, et il se la rendait si familière, qu'il n'avait point d'autres règles pour sa conduite ni presque d'autres paroles dans la bouche. Il y trouvait un tel goût que toute autre lecture lui paraissait insipide ; il disait que Dieu lui faisait la grâce d'y ressentir quelquefois certaines consolations qui surpassent infiniment tout ce que les sens peuvent nous représenter, et d'y découvrir des vérités que nulle bouche créée ni entendement humain ne peuvent exprimer. Cette étude, qui était plutôt un don singulier du Saint-Esprit qu'un travail de la nature, le rendit un homme fort intérieur, et le tenant presque dans un continuel silence pour toutes les choses de la terre, il se remplit tellement des vérités sublimes de notre religion, qu'il y eut peu de personnes de son temps qui en parlassent avec plus de plénitude et d'onction. Elle produisait encore un autre effet en lui qui n'est pas moins précieux, qui fut de l'élever à un degré sublime d'oraison : car quelquefois un seul mot de l'Écriture le tenait des heures entières comme en extase en la

1. Saint Jean, XVII, 3

présence de Dieu ; et ensuite il se trouvait le cœur tellement embrasé de l'amour divin, qu'il était contraint de se prosterner par terre, de verser des torrents de larmes et de produire quantité d'actes d'amour parmi lesquels il s'écriait : *Quam magna multitudo dulcedinis tuæ, Domine, quam abscondisti timentibus te*[1] ! Il devint si sensible à ces dernières paroles qu'il ne pouvait les prononcer le plus souvent sans être pénétré du sens qu'elles renferment. Il avai surtout une dévotion particulière pour les psaumes Il y trouvait des beautés qui le charmaient, et il étai si tendre aux affections qu'ils contiennent, que d'or dinaire il pleurait pendant la plus grande partie d l'office, lorsqu'il le récitait en particulier.

Cette étude exacte de la sainte Écriture lui avai donné une si parfaite intelligence de tous les mys- tères de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'on eût di qu'il y était présent. Il en rapportait toutes les cir- constances avec une onction qui édifiait tous ceux qu l'entendaient. Il n'expliquait ordinairement l'Écritur que par l'Écriture : car, quoiqu'il eût lu les Pères e les commentaires sur les passages les plus difficiles il disait qu'il trouvait plus aisément le sens nature en comparant les autres endroits qui parlaient d même sujet. Il devint par ce moyen un habile prédi cateur. Le talent naturel qu'il avait pour parler e public étant animé par cette piété et cette onctio qu'il avait puisées dans l'oraison et dans l'étude de l sainte Écriture l'aurait rendu l'un des plus grand prédicateurs de son siècle, si son humilité et la sag conduite du P. Romillion, son directeur, n'avaien apporté un remède salutaire aux funestes effets qu

1. Psaume XXX, 20.

l'éclat et l'applaudissement du monde auraient pu produire en son âme. Avant de monter en chaire, il voulut passer plusieurs années à ne faire que le catéchisme dans les missions; il s'y appliquait avec un tel zèle, que dans les plus grandes rigueurs de l'hiver il n'en sortait jamais qu'il ne fût tout en sueur. Son grand soin était de faire connaître Jésus-Christ, d'inspirer aux peuples de l'amour et de la dévotion pour ce divin Sauveur, de leur donner une horreur extrême du péché mortel, et surtout de l'impureté, de leur parler souvent des peines horribles de l'enfer et de leur apprendre la manière sainte de s'approcher des sacrements. On sentait dans ses paroles une certaine force qu'on n'éprouvait point dans tous les autres missionnaires, quand même ils auraient dit la même chose que lui; ce qui était sans doute un effet de la bénédiction que Dieu répandait sur son travail, et qu'il attirait par ses prières et par ses mortifications continuelles; car il avait appris du P. Romillion que la parole de Dieu n'a de force et de vertu qu'autant qu'elle est soutenue par ces deux moyens, et qu'un véritable missionnaire doit être un homme d'une oraison et d'une pénitence continuelles. Nous verrons dans la suite jusqu'à quel point ont été les austérités qu'il a pratiquées.

Après avoir passé quelques années dans cette fonction apostolique, il fut envoyé à Arles[1], où il ne demeura pas longtemps sans se faire connaître. Monseigneur du Laurent, pour lors archevêque de cette ville[2], ayant jugé à propos de transférer de l'église métropolitaine la cure de Notre-Dame en une cha-

1. En 1616 (Bicaïs).
2. De 1603 à 1630.

pelle de Sainte-Anne séparée de cette grande église par une place publique, il crut ne pouvoir en donner la conduite à des prêtres plus zélés et plus pieux que ceux de l'Oratoire [1]; c'est pourquoi il l'unit pour toujours à leur Congrégation et il nomma le P. Romans pour en être le premier curé. Cet emploi était digne de son zèle et propre aux talents de la nature et de la grâce que Dieu lui avait donnés. Cependant son humilité, qui les lui cachait, lui fit croire qu'il en était aussi indigne qu'il s'en sentait incapable. Le compte terrible qu'il faudra rendre au jugement de Dieu des âmes dont on aura eu la conduite l'effraya, et, envisageant ses péchés augmentés de tous ceux d'une paroisse, il s'imagina que c'était s'engager à une damnation manifeste que de se charger d'un fardeau qui aurait fait trembler les plus grands saints de l'Église. Ses craintes durèrent plusieurs jours et rien n'aurait été capable de l'en délivrer, s'il n'avait cru que Dieu lui parlait par la bouche de son évêque, et qu'il ne pouvait s'opposer à son choix sans résister ouvertement à la volonté de Dieu. Car Monseigneur l'archevêque, ayant appris sa résistance, le fit venir devant lui et, après lui avoir représenté toutes les raisons qui l'avaient porté à lui donner cette cure préférablement à toute autre, il lui commanda, sous peine de désobéissance, de l'accepter et d'en faire les fonctions.

Une vocation si sainte et si légitime ne put manquer d'avoir tout le succès qu'on en pouvait espérer; quoique sa vie fût une oraison et une retraite continuelles, il crut pourtant que dans une semblable occa-

1. Gaspard du Laurent avait établi d'abord les Oratoriens au prieuré de Saint-Claude. C'est en 1630 qu'il leur confia la cure de Notre-Dame.

sion il était obligé d'en faire une extraordinaire, afin d'attirer la bénédiction du ciel sur l'ouvrage qu'il allait entreprendre ; il commença donc par une retraite de dix jours en l'honneur de celle que les apôtres firent dans le cénacle, après l'Ascension, pour se disposer à recevoir le Saint-Esprit avant que de se répandre par tout le monde pour y porter, avec l'Évangile, la connaissance de Jésus-Christ et des mystères. Il en sortit comme ces joyeux fondateurs de la religion chrétienne, tout rempli de l'esprit de Dieu et embrasé de zèle. Il s'appliqua avec tant de bénédiction à ce qui était de son devoir que la chapelle de Sainte-Anne, où l'on avait transféré cette cure, étant trop petite pour contenir tout le peuple de la paroisse, qui de jour en jour se rendait plus assidu aux instructions de ce nouveau pasteur et aux offices de l'Église, il entreprit de faire bâtir une église magnifique qu'il acheva en très peu de temps. C'est celle que l'on voit encore aujourd'hui. Il n'oublia rien pour la rendre propre et pour y procurer des ornements, des linges, et toutes les choses nécessaires pour y faire reluire cette beauté que Dieu demande dans les temples qui lui sont consacrés.

Mais son zèle fut beaucoup plus grand pour les temples spirituels. Il trouva une ignorance profonde des principaux mystères de notre religion dans les peuples, et quoiqu'il y eût plusieurs personnes de condition qui demeuraient dans cette paroisse, dont quelques-unes même fréquentaient assez souvent les sacrements, cependant elles n'en étaient pas plus instruites. On ne savait ce que c'était que Jésus-Christ ; on n'avait qu'une idée grossière de Dieu, et la plupart confondaient la sainte Trinité avec la sainte Vierge ou sainte Anne. La source de cette

ignorance grossière venait de ce qu'on n'avait jamais fait le catéchisme dans cette paroisse. Le P. Romans entreprit d'en faire tous les dimanches deux : l'un pour les grandes personnes, et l'autre pour les enfants, et il sut si bien se proportionner à la portée des uns et des autres qu'en peu de temps il détruisit l'ignorance.

Il lui fallut beaucoup plus de temps pour déraciner quantité d'abus pernicieux qui s'étaient glissés parmi le peuple. Mais ne perdant point courage, et espérant tout de la miséricorde de Jésus-Christ, il s'appliqua avec tant de soin qu'insensiblement il en retrancha une bonne partie. Il crut que, pourvu qu'il pût attirer le peuple aux offices de la paroisse, il réussirait facilement dans ses desseins. Il n'oublia rien pour ce sujet : car tantôt il faisait voir l'obligation qu'il y a d'y être assidu, d'autres fois il les y attirait par la magnificence et la majesté avec laquelle on y faisait l'office et quelquefois par des dévotions et des prières extraordinaires qu'il établissait. Enfin il sut si bien gagner tous les esprits, qu'on se fit un devoir indispensable d'y assister ; cela lui donna lieu de parler souvent dans ses prônes des abus qui régnaient davantage dans sa paroisse. Il en découvrit deux qui étaient la source de quantité d'autres : le premier était que les filles et les femmes étaient très-immodestement vêtues, et le second qu'elles n'avaient pas toute la retenue convenable à leur sexe avec les hommes. Il parla si souvent et avec tant de force de ces deux désordres, qu'au bout de quelque temps on vit un changement presque universel dans la paroisse ; cet heureux succès lui donna courage pour entreprendre plusieurs autres choses qui n'étaient pas moins importantes.

Il avait cette louable coutume qu'il ne commençait jamais aucune bonne œuvre, quelque sainte qu'elle parût, qu'il ne l'eût recommandée auparavant plusieurs fois à Dieu dans la prière, et qu'il n'eût fait même des jeûnes et des mortifications pour en obtenir le succès. C'est pourquoi il disait : « Mon épée et mon « fusil sont le jeûne et l'oraison. » Avec ces deux armes il se sentait si fort, qu'il ne faisait aucune difficulté d'entreprendre des choses que jusqu'alors on avait crues impossibles. Il a déraciné des abus que jamais on n'avait osé attaquer avant lui, et il a réduit des personnes à leur devoir sur certains chefs que je n'ose rapporter, lesquelles faisaient trembler toute la ville ; on n'aurait pas même pensé qu'il eût été si hardi que d'ouvrir la bouche en leur présence pour leur en parler. Cependant quand, après avoir employé quelques jours à jeûner et à prier pour les affaires dont il voulait les entretenir, il les allait voir, sa seule présence les rendait si dociles que le plus souvent elles se rendaient aux conseils salutaires qu'il leur prescrivait. Il en était lui-même surpris, et quand on lui en parlait, il répondait humblement : « *A Domino factum est istud*[1] : C'est la main de Dieu qui l'a fait, « pour moi je n'y ai aucune part. Jésus-Christ a « rendu autrefois, avec de la boue, la vue à un aveu- « gle-né, et il a parlé à un prophète par la bouche « d'un âne. Pourquoi s'étonner qu'il fasse encore à « présent la même chose ? » C'est ainsi que ce saint s'humiliait dans les choses les plus glorieuses pour lui. Il y avait peu de jours qu'il ne vît quelque nouvelle conquête sur l'ennemi du salut. Car tantôt il réconciliait des familles dont les haines invétérées

1. Psaume CXVII, 23.

avaient passé jusqu'à leurs enfants, tantôt il arrachait des mains de quelque malheureux concubinaire la victime prostituée que depuis plusieurs années il retenait dans les chaînes d'une infâme habitude, et sans faire de bruit ni d'éclat il mettait l'un en pénitence contre les fléaux de la colère de Dieu, et l'autre en sûreté contre les nouveaux dangers auxquels la misère ou la pauvreté l'auraient pu engager. Il prêchait, avec une liberté véritablement ecclésiastique et pastorale, contre toutes sortes de vices, et sans avoir aucun égard aux conditions humaines ; il n'envisageait en ses paroissiens que la noble qualité d'enfant de Dieu qui les lui rendait tous également chers et honorables. La prudence de la chair n'avait aucune part dans sa conduite. Il parlait fortement quand il le fallait, et il n'épargnait non plus les riches que les pauvres. Enfin, comme il imprimait de la terreur aux méchants, aussi donnait-il une confiance particulière aux âmes saintes qui s'adressaient à lui pour se mettre sous sa direction.

Il ne crut pas que tous les devoirs d'un curé, pour l'instruction de son peuple, fussent renfermés dans les seuls sermons, les prônes et les catéchismes. Il voulut encore descendre dans un plus grand détail de tous les besoins de chaque âme de sa paroisse; c'est pourquoi il visita toutes les maisons, et établit dans chaque famille la prière du matin et du soir, avec plusieurs autres exercices de piété proportionnés à la condition de chacun. Ensuite il donna à chaque personne un jour et une heure selon leur commodité et la sienne pour le venir trouver et s'entretenir encore plus amplement avec lui de leur conscience. Par ce moyen il eut une occasion de leur dire une infinité de choses nécessaires pour leur salut. Il leur apprenait

la manière de se confesser, les dispositions saintes pour s'approcher dignement de l'Eucharistie, la patience qu'il fallait avoir dans les misères de la vie, la charité avec laquelle il fallait supporter les défauts du prochain, et la méthode de méditer utilement les vérités chrétiennes. Ainsi, comme une nuée féconde, il répandait les eaux de la grâce dans tous les lieux où il allait, et il n'y avait personne qui ne ressentît les effets de l'amour divin, dont son cœur était embrasé.

Mais son grand soin fut de faire apprendre à lire à tous les enfants de la paroisse, même aux plus pauvres, et pour cet effet il établit des petites écoles, tant pour les garçons que pour les filles, qu'il visitait plusieurs fois par semaine. Il voulut qu'on y fît tous les jours la prière du matin et du soir, et qu'on y répétât un abrégé de la doctrine chrétienne qu'il composa pour ce sujet. Après cela il ne lui fut pas difficile d'obtenir que dans chaque maison on lût tous les soirs la vie du saint dont on célébrait la fête; ce qui produisit un effet merveilleux dans les familles.

Il fut d'une assiduité infatigable au confessionnal. Quelque attrait qu'il eût pour l'oraison et pour l'étude de l'Écriture sainte, aussitôt qu'on l'y demandait, il quittait tout pour s'y rendre. Toutes les fêtes, il y demeurait ordinairement jusqu'à une heure après-midi et toujours à jeûn, quoique depuis le grand matin il eût été appliqué aux fonctions de son ministère et surtout à faire le prône, avec une ferveur et un zèle apostoliques. Il était persuadé que de tous les moyens qne Jésus-Christ, notre pasteur, avait établis dans son Église pour la sanctification des âmes, il n'y en avait point dans ces derniers siècles de plus efficaces que celui du sacrement de pénitence, quand il était administré saintement, c'est-à-dire, selon les règles in-

faillibles de l'Église. Il gémissait souvent quand il entendait parler des malheureux relâchements que certains casuistes pernicieux avaient voulu y apporter par une morale corrompue, dont les maximes sont plus conformes aux sentiments des païens qu'à ceux de l'Évangile. Il était d'une douceur charmante, et l'on peut dire que c'était la grâce particulière de ce bon prêtre. Cependant, quand il s'agissait des règles saintes de l'Église pour l'administration de ce sacrement, on trouvait en lui une fermeté inflexible. Toutes les considérations humaines ne l'auraient pas fait passer par dessus la moindre règle contre sa conscience. Il n'avait aucun respect humain en cette occasion. Il est vrai qu'il se chargeait souvent des mortifications et des austérités que ses pénitents auraient dû pratiquer et qu'il faisait des prières extraordinaires pour eux selon leurs besoins : mais cela n'empêchait pas qu'il ne leur en imposât de très rigoureuses, dont il ne voulait jamais les dispenser, surtout quand il les croyait proportionnées à leurs péchés et convenables pour les corriger. Bien loin que cette fermeté ecclésiastique éloignât de lui les pécheurs ou diminuât le nombre de ses pénitents, au contraire, de jour en jour on le voyait augmenter. Car, aussitôt que quelqu'un se croyait touché de Dieu, ou sentait dans son âme un remords de conscience, il courait à lui comme au médecin le plus expérimenté et le plus assuré dans sa profession. La cause véritable de tant de conversions miraculeuses que Dieu opérait par son ministère est que, outre les prières et les mortifications extraordinaires qu'il faisait pour attirer la bénédiction du ciel sur son travail, il y avait peu de personnes s'adressant à lui qui ne fussent dans une volonté sincère de se convertir, et de faire pour cela tout ce qu'il leur

imposerait, quelque pénible et rigoureux qu'il parût, à cause de la réputation qu'il avait d'être ferme et sans considération humaine en cette occasion.

Son zèle a encore paru dans les soins charitables qu'il avait pour tous les malades de la paroisse. Il avait pour eux une tendresse vraiment pastorale. Aussitôt qu'il apprenait leur maladie, il était dans des empressements inconcevables pour leur rendre tous les secours spirituels et temporels qui pouvaient dépendre de lui.

Il n'attendait pas qu'on le vînt chercher pour les visiter, il y allait de lui-même sur les premières nouvelles qu'il avait de leur mal. Il les exhortait toujours à commencer par recourir au souverain médecin des âmes et des corps et à purifier leur conscience par une bonne confession. Quand ils étaient en danger de mort, il redoublait ses soins, et les consolait dans les douleurs qu'ils ressentaient avec des paroles d'affection qui soulageaient de beaucoup leurs maux ou les préparaient à recevoir la mort avec des dispositions toutes chétiennes. Quand ils étaient pauvres, il n'oubliait rien pour les assister et faire assister par d'autres. Il leur donnait du sien tout ce qu'il pouvait; et si cela ne suffisait pas, il avait plusieurs personnes charitables sous sa conduite qui, selon ses ordres, en prenaient soin, et il ne les laissait manquer de rien.

Il avait un talent particulier pour réconcilier les personnes qui étaient en division, et surtout les maris et les femmes qui vivaient dans le divorce. Il savait prendre les uns et les autres par des endroits si chrétiens que rarement pouvaient-ils résister à ses raisons; de sorte que souvent on l'employait non seulement dans sa paroisse, mais encore dans les paroisses voi-

sines pour faire de semblables accommodements. On avait tant d'estime pour sa piété que chacun se soumettait sans peine à ses sentiments, et lui confiait volontiers ses intérêts. Et Dieu donnait une telle bénédiction à ses soins qu'ils réussissaient presque toujours selon le souhait et la satisfaction des deux parties : de sorte qu'on l'honorait dans toute la ville comme le père commun des pauvres et des affligés, et que chacun avait recours à lui avec une confiance particulière.

Il ne faut pas tant attribuer l'heureux succès qu'il avait dans ses fonctions à son travail qu'au don d'oraison qu'il avait reçu de Dieu dans un souverain degré : car c'est dans l'union qu'il avait avec Jésus-Christ par l'oraison qu'il puisait cette force invincible avec laquelle il domptait toujours les esprits les plus farouches ; c'est dans l'oraison qu'il trouvait cette fermeté à laquelle les pécheurs les plus endurcis ne pouvaient résister. C'est l'oraison qui donnait une vertu toute divine à ses paroles pour convaincre les plus opiniâtres ; c'est par le moyen de l'oraison qu'il attirait sur lui l'esprit de Dieu qui l'animait en toute sa conduite, et qui le rendait un digne instrument de ses divines opérations. S'il donnait presque tout le jour aux fonctions de son ministère, il employait la plus grande partie de la nuit à la prière, et comme s'il eût été d'une autre nature que le reste des hommes, il ne pouvait se résoudre à donner un seul moment au sommeil, à moins que ce ne fût dans une posture qui le tînt toujours prêt à recourir à la prière. Car rarement se mettait-il au lit ; pour l'ordinaire il passait les nuits devant le Saint-Sacrement. Et lorsque son corps abattu par le sommeil ne pouvait plus se soutenir, il se couchait sur le marchepied de l'autel

ou sur un banc pendant l'espace de deux ou trois heures tout au plus, qu'il interrompait encore plusieurs fois par la prière. Peut-on, après cela, avoir peine à croire tout ce que nous en avons dit? Un prêtre qui vit de cette manière est capable de convertir tout le monde. Sainte Thérèse ne demandait que deux hommes semblables à saint François-Xavier pour convertir toutes les Indes. Mais il est bien certain que, si tous les curés s'appliquaient à la prière comme le bon Père Romans, les peuples seraient bientôt sanctifiés et les pécheurs convertis.

Il faut ajouter à cela les austérités excessives qu'il pratiquait continuellement : car, se croyant le plus grand pécheur du monde tant pour ses propres iniquités que pour celles des personnes qui étaient sous sa conduite, il s'imaginait avoir contracté une obligation particulière de faire pénitence. Il portait ordinairement le cilice; il passait peu de jours sans se donner la discipline, et il n'était jamais sans quelque ceinture de fer; et comme si tout cela n'eût suffi pour le faire souffrir autant qu'il le souhaitait, il avait coutume de mettre dans ses souliers des petits cailloux ou des pointes de clous, afin de ressentir quelque douleur nouvelle à chaque pas qu'il faisait; et ainsi il n'était pas moins ingénieux à chercher les moyens de se mortifier que le reste des hommes le sont pour s'en exempter. Il était d'une si grande abstinence que sa vie était un jeûne continuel. Enfin il porta si loin les austérités qu'on fut obligé d'en avertir le T. R. Père Général, et de le prier de les modérer, dans la crainte qu'on eut qu'il ne succombât sous le poids de tant de sortes de mortifications, et que non seulement sa santé en fût notablement altérée comme effectivement elle l'était, mais

encore qu'il n'abrégeât de beaucoup le cours de sa vie.

On ne pouvait rien remarquer en toute sa conduite, et encore moins en toutes ses austérités, qui eût la moindre apparence d'affectation. Il faisait une profession particulière de simplicité et il n'y avait rien en tout son extérieur qui n'inspirât cette vertu. Il était l'ennemi mortel du faste et de l'immodestie. Il ne pouvait souffrir que des ecclésiastiques se donnassent des airs mondains, et qu'ils eussent des manières d'agir de courtisans et d'officiers de guerre. Quand il en rencontrait de cette espèce, il faut voir comme il leur faisait la correction, surtout lorsqu'ils étaient jeunes. Il disait que la plupart ne se perdaient que par vanité; que ce défaut était le plus grand obstacle aux grâces et la marque la plus assurée qu'on n'était point propre pour l'Église. Il leur recommandait sans cesse la sincérité dans leurs paroles, et la simplicité dans leurs actions.

L'humilité était encore sa vertu propre; il s'humiliait en toutes occasions jusqu'à s'anéantir autant qu'il lui était possible dans l'esprit de tous ceux qui le connaissaient; il ne pouvait souffrir qu'on le louât ni qu'on lui rendît aucun honneur. Il souhaitait que tout le monde le traitât avec autant de mépris qu'il en avait pour lui-même. Dans cet esprit, il avait peine à souffrir qu'on lui rendît le moindre service, et il se réjouissait lorsqu'il se voyait abandonné même dans ses maladies. La seule chose dont il se plaignit souvent était qu'on avait trop soin de lui, prétendant qu'on le traitait trop bien, et qu'il ne méritait pas toutes les peines qu'on en prenait. Il baisait plusieurs fois la terre par jour, et quelquefois il demeurait prosterné le visage contre terre pendant des

temps considérables. Il ne cachait pas ce qu'il y avait d'humiliant pour lui dans sa naissance. Il avouait simplement qu'il n'était pas de grande condition, que ses parents étaient pauvres, et qu'il y en avait plusieurs qui gagnaient leur vie à la sueur de leur front. Il avait un amour particulier pour la pauvreté, de sorte qu'il n'a jamais fait la moindre démarche pour acquérir du bien; au contraire, aussitôt qu'il avait quelque chose en sa disposition, il le donnait aux pauvres. Il rapportait souvent ce passage de saint Jérôme qui condamne les ecclésiastiques qui, étant nés dans une condition pauvre, veulent être plus riches depuis qu'ils se sont consacrés au ministère des autels que s'ils étaient restés dans leur premier état : *Nonnulli sunt qui possident opes sub paupere Christo, quas sub locuplete et fallace diabolo non habuerant, ut suscipiat eos Ecclesia divites quos mundus tenuit ante mendicos*. Ensuite il ajoutait encore pour lui : *Habens victum et vestitum, his contentus ero, et nudam crucem nudus sequar*. Il n'y avait rien dans sa chambre qui ne témoignât l'amour qu'il avait pour la pauvreté. Il se laissait même le plus souvent manquer des choses les plus nécessaires, et il fallait qu'on le prévînt dans tous ses besoins. Quand on lui faisait des reproches de ce qu'il n'avait pas assez de soin de demander ce qui lui était nécessaire, il répondait humblement : « Il faut bien supporter quelque petite « privation en l'honneur des grandes que Jésus-Christ « a bien voulu supporter pour nous. Malheur à ceux « qui ont toutes leurs aises, et à qui rien ne manque « en ce monde ! »

Après avoir eu la conduite de la cure de Sainte-Anne d'Arles pendant l'espace de dix-huit ans et y avoir fait tout le bien que nous venons de raconter, se sen-

tant accablé de vieillesse, il pria le T. R. Père Général de le décharger de ce pesant fardeau, afin d'avoir plus de temps pour se disposer par la prière au terrible passage de la mort. Il l'obtint, et d'abord il se mit en retraite pour plusieurs jours. Quelque temps après, ayant été prié d'être d'une mission qu'on devait faire à Salon[1], il ne put le refuser. Il s'y appliqua avec tant de zèle à catéchiser, prêcher, confesser et visiter les malades, qu'il y contracta la maladie dont il mourut. On le rapporta à Arles et il donna dans cet état de souffrance des exemples extraordinaires de résignation et de patience. Il ne voulut jamais qu'on mît sous lui un matelas, et il se contenta d'une seule paillasse. Pendant toute la maladie on le vit en oraison; tout servait pour l'élever à Dieu. Enfin, après avoir reçu les derniers sacrements, il rendit paisiblement son âme à son Créateur l'an 1648, âgé de soixante et deux ans[2].

Après sa mort, plusieurs personnes témoignaient un grand empressement pour avoir de ses reliques et toucher son corps. On fit quantité de ses portraits qu'on conserve encore en plusieurs familles avec grand soin pour ne pas oublier la mémoire d'un si charitable pasteur. Une personne de distinction a déclaré qu'étant tourmentée d'une cruelle douleur de tête, le P. Romans l'étant venu visiter lui mit la main sur le front et lui fit le signe de la croix en disant : *Nos cum Prole pia benedicat Virgo Maria*[3], et que dans le même temps elle fut si parfaitement guérie que jamais elle n'en a été incommodée depuis.

1. Bouches-du-Rhône.
2. Le 23 septembre.
3. C'est la manière particulière de bénir transmise à l'Oratoire par N. T. H. P. Fondateur.

Cloyseault Ménologe p. 40

Le P. Antoine Romans naquit l'an 1586 dans le diocèse de Digne, de parents d'une condition très médiocre, mais d'une vertu plus que commune. D'abord qu'il fut en état de pouvoir profiter dans les classes, ils l'envoyèrent à Aix, où ayant eu la connaissance du P. Romillon, il se mit sous sa conduite et en peu de temps il y fit de si grands progrès dans la piété qu'il résolut de se consacrer entièrement à Dieu dans l'état ecclésiastique et d'entrer pour ce sujet dans la Congrégation de l'Oratoire qui fait une profession singulière de travailler au rétablissement de la sainteté du sacerdoce. Il ne fut pas plutôt prêtre que le P. Romillon l'employa dans les missions pendant plusieurs années. Il n'y fit que le catéchisme et il réussit si parfaitement dans cette fonction qu'il ne s'est peut-être pas trouvé d'homme dans tout son siècle qui ait excellé comme lui. L'archevêque d'Arles en fut si charmé que, nonobstant toute sa résistance, il lui donna la cure de Ste Anne et qu'à sa considération il l'unit pour toujours à la Congrégation de l'Oratoire. Qui voudrait avoir le modèle d'un saint et parfait curé, n'aurait qu'à lire sa vie pour apprendre la manière dont il faut conduire sa paroisse. Il s'en démit sur la fin de ses jours pour se préparer à la mort dans la retraite par la pénitence et la prière. Il ne voulut jamais dans sa dernière maladie qu'on mit sous lui seulement un matelas, se contentant d'une seule paillasse. On le vit toujours en oraison. Toutes les choses lui servaient pour s'élever à Dieu, ses douleurs mêmes et ses remèdes. Enfin, après avoir reçu les derniers sacrements dans de grands sentiments de piété, il rendit paisiblement son âme à Dieu l'an 1648, âgé de 62 ans.

Bicais = L'Oratoire de France = Copie de la Bibl. N. T. I. p. 181.
| Mss. d'Aix, T. I, p. 205.

Antoine Romans naquit en 1586 dans le diocèse de Digne de parents qui quoique peu accommodés des biens de la fortune, lui firent embrasser l'état ecclésiastique et lui fournirent les moyens d'aller faire ses études de théologie à Aix. C'est là qu'il connut le P. Romillion que ses vertus rendaient célèbre dans toute la province. L'esprit de piété dont il était animé lui-même, l'engagea à confier la conduite de son âme à ce vénérable prêtre et à entrer, vers 1617, dans la communauté qu'il avait fondée en cette ville, laquelle fut unie à la congrégation de M. de Bérulle en 1619. Les talents et les excellentes qualités qu'il fit paraître, donnant lieu d'espérer qu'il serait un bon ouvrier dans la vigne du Seigneur, on le détermina, non sans peine, à recevoir les ordres et l'on peut ~~dire~~ que sa promotion à la prêtrise fut un vrai gain pour l'Eglise qui acquit en lui un ministre sage et fidèle qui l'a autant honorée par la pureté de sa vie que par ses travaux infatigables. Le P. Romans savait par coeur une partie des ouvrages de ses Pères de l'Eglise et il avait lu si souvent les Livres saints et si bien retenu ce qu'ils renferment que ses instructions et ses conversations ordinaires en étaient toutes remplies. La force et l'onction dont il accompagnait tout ce qu'il disait donnant un nouveau prix à ses paroles, on ne pouvait l'entendre sans en être saisi et touché, et l'on prétend que, s'il n'avait pas craint les funestes effets des applaudissements humains, il aurait pu, en déployant son talent pour l'éloquence atteindre à la réputation des meilleurs prédicateurs de son temps.

Bien loin d'imiter ces ministres téméraires qui, dès les premiers pas qu'ils font dans le sanctuaire, veulent passer pour maîtres en Israël et enseigner la loi avant qu'ils l'aient étudiée, il se défia de ses forces et ne pensa à s'initier dans cette auguste fonction qu'après avoir fait les catéchismes pendant plusieurs années dans les missions. Les succès qu'il eut dans ces exercices persuadant au P. Romillion qu'il était fait pour le ministère de la prédication, il l'y destina et l'ayant envoyé à Arles pour y travailler avec quelques autres sujets que M. du Laurens, archevêque de cette ville, lui avait demandés en 1616, il eut la consolation d'apprendre qu'il y était goûté et estimé de tout le monde. Ce prélat respectable, qui avait d'abord établi les prêtres de l'Oratoire au prieuré de S^t Claude, témoin du bien qu'ils faisaient dans son diocèse, voulut les charger, en 1630, de la conduite de la paroisse N. Dame la Principale, qui est la première de la ville, et il en nomma le P. Romans premier curé. Ce choix fit souffrir la modestie du vertueux prêtre qui n'oublia rien pour se soustraire à l'honorable

fardeau qu'on lui imposait. Mais, ne pouvant résister aux instances du Prélat qui ne l'avait choisi que parce qu'il l'en croyait plus capable que tout autre, il accepta par obéissance, mais non sans crainte.

Son premier soin, en prenant sa charge pastorale, fut de s'y préparer par une retraite de 10 jours afin d'attirer les bénédictions du ciel sur l'oeuvre qu'il allait entreprendre. Le secours du Seigneur imploré, il se livra avec confiance au travail qui lui était imposé. La moisson était abondante. On pouvait comparer sa paroisse à un champ en friche où on ne voit que ronces et épines. Les vices les plus grossiers régnaient dans tous les états. L'ignorance était presque générale et on n'y avait qu'une légère teinture des principales vérités de la religion : ce qui provenait de la négligence des pasteurs à instruire leurs ouailles des éléments de la foi, se contentant de leur faire, de loin en loin, quelque instruction tant bien que mal digérée ; encore la faisaient-ils en français, quoique cette langue fût très peu usitée alors, surtout parmi les gens du peuple. Pour remédier à un si grand mal, le nouveau curé entreprit de faire, chaque dimanche, le prône en langue vulgaire et en outre deux catéchismes, l'un pour les enfants, l'autre pour les personnes plus avancées en âge. Dans ces exercices, il sut si bien se mettre à la portée de chacun, qu'il fit beaucoup de fruit dans peu de temps. A son exemple, dit M. Dupont dans son Histoire de l'église d'Arles, les autres curés de la ville firent aussi leurs instructions en langue vulgaire.

La dignité avec laquelle les prêtres de l'Oratoire commencèrent et continuèrent à célébrer l'office divin dans une église qui auparavant était presque toujours fermée ; les mouvements qu'ils se donnèrent pour la décorer ; les instructions fréquentes qu'ils y faisaient ; les dévotions qu'ils y établirent ; le soin qu'ils prenaient des malades ; les secours qu'ils procuraient aux pauvres et le zèle qu'ils faisaient paraître dans toutes leurs fonctions leur attirèrent insensiblement la confiance des habitants de la paroisse, qui se firent un devoir de se rendre exactement à leurs exercices. C'était peu pour le P. Roman d'avoir trouvé le moyen de réunir des brebis qui jusqu'alors n'avaient guère connu leur bercail. Profitant habilement de ces dispositions de ferveur, il songea, à l'exemple du Bon Pasteur, à relever celles qui étaient tombées, à panser celles qui étaient blessées, à les préserver de nouvelles chutes et à leur donner à toutes une nourriture proportionnée à leurs besoins ; c'est-à-dire qu'il commença à tonner contre les vices et les scandales qui régnaient dans la paroisse, menaçant de la sévérité des jugements de Dieu les pécheurs qui s'obstinaient à marcher dans le vice et l'iniquité et promettant, de la part du Père Céleste, l'accueil le plus favorable à ceux qui voudraient revenir à lui dans toute la sincérité de leur coeur. Tendant ensuite une main secourable à ces derniers, il les recevait avec bonté dans le tribunal de la pénitence, les aidait à faire de bonnes confessions, leur faisait connaître les avantages de la vertu, leur apprenait à se défier des illusions et des faux plaisirs du monde et les ayant convaincus de la nécessité de la satisfaction, il ne les admettait à la grâce de la réconciliation qu'après s'être assuré de leur conversion par un intervalle raisonnable passé dans l'exercice des oeuvres de pénitence qu'il leur avait imposées.

C'est ainsi que ce sage pasteur travaillait à la réforme de son troupeau sans que rien pût ralentir son courage. Plein de confiance en celui qui enflammait son zèle ; soutenu par la prière et le jeûne qu'il appelait son fusil et son épée, il espéra toujours contre toute espérance ; et quoiqu'il eût à combattre les plus grands vices, qu'il eût à lutter parfois contre des gens puissants, il éprouva que rien ne résiste à une foi ferme. Ses travaux produisirent des effets merveilleux et il n'y eut aucun désordre qu'il ne vînt à bout de détruire ou qu'il n'empêchât de se montrer à découvert. Les grands comme les petits, les libertins comme les gens de bien, persuadés de la droiture de ses intentions et frappés des exemples de vertu qu'il leur donnait, tous le regardaient comme un père tendre qui ne cherchait qu'à les rendre heureux dans la vie future ; tous, ou presque tous, reçurent ses avis avec respect et se soumirent avec docilité aux règles de conduite qu'il leur traçait.

Ayant remédié aux abus généraux, il s'occupa des maux particuliers, travaillant à réconcilier les personnes divisées, à terminer les querelles et les procès, à empêcher la fréquentation des cabarets, à retirer du danger ceux qui n'étaient

pas encore assez affermis dans le bien, à procurer un établissement ou un asile de sûreté aux jeunes filles dont la vertu était équivoque. Il s'attacha surtout à inspirer à toutes les personnes du sexe beaucoup de respect et d'amour pour la modestie, leur représentant en toute occasion le grand préjudice qu'elles causaient aux mœurs et à la religion par leurs manières libres et l'indécence de leurs habits. Ces différents détails furent toujours l'objet de son zèle. S'il n'obtint pas tout ce qu'il désirait, il eut la satisfaction de réussir en partie. Continuellement occupé des moyens de rétablir la piété dans les familles, il introduisit dans la plupart des maisons l'usage de la prière en commun et de la lecture de la vie du saint du jour. Afin de rendre ce moyen plus durable et plus général, il établit dans la paroisse de petites écoles, tant pour les garçons que pour les filles où il voulut qu'on fît, tous les jours, la prière du matin et du soir et qu'on y répétât journellement un abrégé de la doctrine chrétienne qu'il avait dressé lui-même exprès.

Les pauvres et les malades eurent beaucoup de part à sa charité : il ouvrait une main secourable aux premiers et, sans attendre d'être appelé, il se transportait chez les derniers, auxquels il donnait des consolations bien capables d'adoucir la rigueur de leur sort. Leur faisant envisager les maux qu'ils souffraient, comme des moyens de salut que Dieu leur ménageait dans sa miséricorde, il les disposait à recevoir les sacrements avec fruit et à faire généreusement le sacrifice d'une vie qui ne leur avait été donnée que pour un temps de courte durée.

A l'étendue de ses travaux, le P. Roman joignait une vie très pénitente. Regardant les douceurs et les commodités de la vie comme indignes d'un chrétien et plus encore d'un ministre de l'Evangile, il était logé, meublé et habillé très pauvrement. Il se nourrissait le plus sobrement qu'il pouvait, ne se chauffait point en particulier, jeûnait fréquemment, portait le cilice, couchait sur la dure, poussait ses prières bien avant dans la nuit, ne se plaignait jamais de rien et ne s'accordait pas le moindre délassement pendant le cours de l'année. Quand on lui faisait des reproches de ce qu'il ne demandait point ce qui lui était nécessaire, il répondait humblement : " Il faut bien supporter quelque petite privation en l'honneur des grandes privations que J.C. a bien voulu supporter pour nous : malheur à ceux qui ont tous leurs aises et à qui rien ne manque en ce monde ! " Ennemi mortel de la vanité, tout son extérieur respirait l'esprit d'humilité et de détachement dont il fut animé toute sa vie. Bien loin de tirer le moindre avantage des succès qu'il avait eus dans son ministère, il en rapportait la gloire à l'auteur de tout bien : " C'est Dieu qui l'a fait, disait-il à ceux qui voulaient lui en faire compliment. A Domino factum est istud et est mirabile in oculis nostris. Pour moi, ajoutait-il, je n'y ai aucune part. Jésus a rendu autrefois avec de la boue la vue à un aveugle ; Dieu a parlé aux prophètes par la bouche d'une ânesse, pourquoi s'étonner qu'il fasse encore à présent le même miracle ? Ne tenant à rien de ce qui est sur la terre, il se dépouillait de tout ce qu'il avait en faveur de ceux qu'il savait être dans le besoin et il avait souvent dans la bouche un passage de St Jérôme qui condamne les ecclésiastiques qui étaient nés d'une condition pauvre et voulaient être plus riches depuis qu'il s'étaient consacrés au ministère des autels. A quoi il ajoutait pour lui : " Habens victum et vestitum, his contentus ero, et nudam crucem nudus sequar. "

La paroisse N. D. la principale avait tellement changé de face sous ce digne pasteur qu'on la regardait à Arles comme le modèle des autres. Malgré les bénédictions que Dieu n'avait cessé de répandre depuis près de 18 ans qu'il en avait la conduite, il résolut de s'en décharger sur un autre. Ce ne fut pas pour fuir la peine et le travail que le P. Roman se détermina à prendre ce parti. Une telle pensée n'entra jamais dans son esprit ; mais, dévoré de scrupules et craignant d'avoir trop négligé son salut en donnant tous ses soins aux autres, il fut bien aise de n'avoir plus à répondre de tant d'âmes, afin de pouvoir s'occuper plus tranquillement du sort de la sienne, sans pourtant cesser de se rendre utile à l'Eglise, tant que ses forces le lui permettraient. Sa demande ayant été exaucée par le P. Bourgoing, son supérieur général, au commencement de l'année 1648, il fit une retraite pour se rendre compte à lui-même de la manière dont il avait rempli la charge de pasteur des âmes et aviser aux moyens de réparer les fautes qu'il pouvait y avoir commises.

A peine y avait-il qqs mois qu'il avait donné sa démission que Mgr de Grignan, archevêque d'Arles, comptant sur sa bonne volonté, lui proposa d'aller travailler à une mission qui devait se faire à Salon. L'humble prêtre, toujours plein de zèle pour le salut des âmes, et ne respectant rien tant que les ordres des successeurs des apôtres, se rendit à l'invitation de son évêque. Mais il se porta avec tant d'ardeur aux diverses œuvres qui se présentèrent dans le cours de la mission qu'il en tomba malade. Ayant été ramené à Arles, il donna pendant sa maladie des marques extraordinaires de sa résignation et de sa patience. Pénitent jusqu'aux derniers instants de sa vie, il ne voulut jamais consentir qu'on mit sous lui un matelas, se contentant d'avoir une paillasse, priant continuellement, autant que ses souffrances le lui permettaient ; et après avoir reçu les sacrements avec beaucoup d'édification et de piété, il rendit son âme à son créateur, le 23 septembre 1648, âgé de 62 ans.

Les larmes qu'on vit répandre autour de son cercueil ; la confiance avec laquelle on réclamait sa protection auprès de Dieu ; le respect qu'on marquait pour tout ce qui avait été à son usage ; son portrait qu'on voulut avoir dans plusieurs maisons ; ses louanges qu'on faisait retentir de tous côtés sont autant de preuves de la haute idée que l'on avait de ses vertus et du crédit dont on croyait qu'il jouissait déjà auprès de Dieu dans le ciel. Bien des personnes ont reconnu lui être redevables de plusieurs grâces qu'elles avaient obtenues par son intercession, non seulement depuis sa mort, mais encore durant sa vie.

Adry : Bibl. des Ecrivains de l'Oratoire, t. V. p. 46 verso (Bibl. Nle F.Fr 25.685) =

Né en 1586, dans le Diocèse de Digne, de parents d'une condition très médiocre, mais d'une vertu rare. Ils l'envoyèrent pour faire ses études à Aix, où, ayant eu la connaissance du P. Romillon, il se mit sous sa conduite. Il fit de si grands progrès dans la piété qu'à peine entré dans l'Oratoire, on le jugea digne de recevoir la prêtrise. Le P. Romillon l'employa dans les missions. Pendant plusieurs années, il ne fut chargé que du catéchisme ; mais il s'en acquitta d'une manière si distinguée que M. l'archevêque d'Arles l'obligea, malgré toutes ses résistances, de prendre la cure de Ste Anne, qu'à sa considération il unit pour toujours à l'Oratoire. Il fut le modèle d'un parfait pasteur. Sur la fin de ses jours, il se démit de sa cure pour se préparer à la mort dans la retraite, par la pénitence et la prière. Il donna des preuves de la plus grande mortification jusque dans sa dernière maladie. Ses douleurs mêmes lui servaient pour s'élever à Dieu. Il mourut dans de grands sentiments de piété l'an 1648 âgé de 62 ans (Nécrologe de l'Oratoire)

M. M. 607, 1er catalogue, N. 845 =

Antoine Romans, prêtre, mort en 1648.

Nécrologe =

Mort à Arles en septembre 1648.

Actes mss des assemblées =

Assemblée de 1651, député, supérieur d'Arles

Listes des assemblées =

1641 Arles supérieur
1644 "
1648 "